



# Golshifteh Farahani, belle insoumise

L'actrice iranienne  
Golshifteh Farahani,  
THÉRRY LÉBRALY /  
MADAME FIGARO

Star dans son pays, dont elle est bannie, cette actrice iranienne de 29 ans vit en exil à Paris depuis cinq ans. Elle est actuellement à l'affiche du film d'Atiq Rahimi, « Syngué sabour », et a inspiré un roman à Nahal Tajadod.

**EMMANUÈLE FROIS**  
efrois@lefigaro.fr

**C'**est une belle insoumise au regard persan. Golshifteh Farahani vit à Paris chez ses amis, le scénariste Jean-Claude Carrière et son épouse Nahal Tajadod. Cela ne l'empêche pas de continuer son me tier hors d'Iran. La preuve, dans Syngué sabour Pierre de patience, le très beau film que l'écrivain et cinéaste franco-afghan Atiq Rahimi a adapté de son roman (prix Goncourt 2008) en lui confiant le premier rôle. Celui d'une femme afghane écrasée



**Dans le monde arabo-musulman, elle est encore plus célèbre que Brigitte Bardot**

ATIQ RAHIMI, CINEASTE FRANCO-AFGHAN  
SEBASTIEN SORIANO / LE FIGARO

par le poids du fondamentalisme taliban et qui rêve éperdument de liberté

Un rôle taillé sur mesure pour Golshifteh Farahani dont la vie bascule en 2008, accusée d'avoir pactisé avec le satan américain en donnant la réplique à Leonardo DiCaprio dans *Mensonges d'État* de Ridley Scott. Première star depuis la Révolution islamique de 1979 à franchir les portes de Hollywood, elle commet le un péché capital aux yeux des ayatollahs. De plus, elle aggrave son cas en jouant sans voile. Alors qu'elle doit partir à Londres faire des essais pour *Prince of Persia* de Mike Newell, elle est bloquée à l'aéroport de Téhéran et on lui confisque son passeport. Pendant sept mois elle est interrogée sans relâche au ministère de la Guidance islamique et au ministère du Renseignement et de la Sécurité « Pour les services secrets j'avais mis la sûreté nationale en danger dit-elle. J'avais toujours peur d'être emprisonnée dans la minute. »

C'est durant cette période difficile qu'elle va tout de même tourner son dernier film en Iran. À propos d'Elly, sous la direction d'Asghar Farhadi. « À l'époque j'étais considérée comme une proscrite, une pestiférée à laquelle on n'adressait plus un mot. » Malgré ses ennuis, elle réussit à sortir du pays moyennant un gage de deux millions de dollars. Direction New York, pour l'avant-première de *Mensonges d'État* où elle apparaît sur le tapis rouge vêtue d'une robe et sans voile. Une tenue qui lui sera fatale, elle le sait. Les photos de la cérémonie circuleront dans le monde entier. Fin de non-retour vers son pays.

Derrière sa beauté altière, son profil hiératique donné pour modèle dans tous les cabinets de chirurgie esthétique d'Iran, se cache une personnalité complexe. Golshifteh ne cesse d'intriguer, de fasciner. Ce n'est pas un hasard si son histoire a inspiré son amie, la romancière iranienne Nahal Tajaddod. Dans *Elle joue* (Albin Michel), les deux femmes confrontent leur parcours. L'épouse de Jean-Claude Carrière se souvient de l'Iran du chah. Golshifteh, sous les traits de Sheyda, évoque son enfance, le régime islamique, ses démêlés avec la censure.

Un récit passionnant sous forme d'autobiographie déguisée même si l'actrice joue parfois avec la vérité. Comment lui en vouloir, elle qui a été élevée dans la culture du mensonge et de la dissimulation qui sont aujourd'hui les seules méthodes de survie dans la société iranienne ? D'une certai-

ne manière, Golshifteh Farahani était faite pour être comédienne !

### « La fleur de désir, la fleur d'amour »

Elle est née en 1983, en pleine guerre Iran-Irak. Son père, poursuivi par la police secrète, n'assiste pas à sa naissance. « *Homme de gauche, il a toujours été dans l'opposition à l'époque du chah comme plus tard au temps de Khomeyni* ». Il lui offre en cadeau un prénom unique, inventé pour elle. Elle sera Golshifteh, « la fleur de désir, la fleur d'amour ». Son enfance est marquée par les sirènes d'alarme, les abris antiaériens, les explosions mais aussi par l'art. Son père, acteur et metteur en scène de théâtre, et sa mère, peintre, ont tout deux étudié à Strasbourg.

En 1978, de retour en Iran, ils pensaient vivre des jours meilleurs. Désillusion. Le père de Golshifteh ne pourra pas travailler pendant huit ans et écrira ses pièces sous des noms d'emprunt. À 5 ans on la met au piano. Elle se destine à la musique. Elle a l'oreille absolue et s'enivre de Beethoven, Bach, Mozart. Elle est acceptée au conservatoire de Vienne mais lui préfère le cinéma qui comble sa soif d'absolu et ses délires mystiques.

Aussi loin qu'elle s'en souvienne, Golshifteh a toujours eu cet esprit contestataire et rebelle surtout depuis qu'elle a décroché un premier rôle au cinéma, à 14 ans, dans le film de Dariush Mehrjui. Elle y incarne une gamine qui se prend pour Jeanne d'Arc et rêve de vivre à Paris. Dès lors, elle se sent l'âme d'une combattante, d'une résistante. Deux ans plus tard alors qu'elle se promène dans la rue, un fondamentaliste lui jette de l'acide dans le dos. Manteau en lambeaux et mains brûlées.

« *Ce jour-là, j'ai décidé de devenir invisible, le regard des hommes était insupportable et pesant* ». Elle se rase le crâne. Après les cours, elle ôte son voile et s'habille en garçon, enfin libre de ses mouvements. « *Mes parents tremblaient, si j'étais arrêtée, je risquais la peine de mort* », se souvient-elle.

Par chance, tout cela appartient au passé même si les blessures ne sont pas encore cicatrisées. Malgré l'exil, son avenir se construit aujourd'hui entre Paris et Los Angeles où elle a le même agent que Jessica Chastain. Les projets affluent. On la verra à Cannes, au mois de mai, sur le tournage du film de Christopher Thompson. « *Dans le monde arabo-musulman, elle est encore plus célèbre que Brigitte Bardot* », remarque Atiq Rahimi ■